

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

LA PREMIÈRE COMMUNION. — ROME : une éblouissante démonstration ; triduum en l'honneur du Bienheureux de la Salle ; pèlerinage franciscain. — LES PLUS ANCIENS ÉVÊQUES DU MONDE. — LA FOI EN MARIE. — ERECTION D'UN CHRIST A TUNIS. — LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES. — NOUVELLES RELIGIEUSES : générosité d'un prêtre français ;



SOMMAIRE

hommages des souverains au Pape-Roi, missionnaires anglais ; don d'une pauvre femme au Saint-Père ; leçon donnée à un soldat blasphémateur par des marins. — ELECTION DE M. BOULANGER A LILLE. — LE RÔLE DES "SEMAINES RELIGIEUSES." — UNE PREMIÈRE COMMUNION EN PRISON. — PRIONS POUR NOS MORTS.

LE NUMÉRO

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE NUMÉRO

2 Cents

Une piastre par an, payable d'avance.

2 Cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Archevêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
M. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à **M. P. DUPUY**
 Bureaux : No 20, rue Saint-Vincet, Montréal.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

LUNDI,	14	MAI.	—Ste-Julienne.
MERCREDI,	16	“	—St-Henri de Mascouche.
VENDREDI,	18	“	—Collège de Montréal.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	13	MAI.	—Du Dim. dans l'Oct., sem., ornements blancs. <i>Annonce de la Pentecôte et du jeûne de la veille ainsi que de la quête pour les écoles du Nord-Ouest.</i>
Lundi,	14	“	—De l'Octave, semi l., ornements blancs.
Mardi,	15	“	—S. Isidore, le Lab., C., d., ornements blancs.
Mercredi,	16	“	—S. Ubalde, E. C., sem., ornements blancs.
Jeudi,	17	“	—Oct. de l'Ascension, d., ornements blancs.
Vendredi,	18	“	—S. Venant, M., d., ornements rouges.
Samedi,	19	“	— <i>Jeûne Vig. de la Pentec., s., orns. rouges.</i>

CONFIRMATION.

Mercredi 16, à 2 heures, à Saint-Charles.

“ “ à 2½ heures, à Saint-Gabriel.

Jeudi 17, à 2 heures, à Sainte-Brigide.

“ “ à 3 heures, à Notre-Dame du Bon-Conseil.

“ “ à 4 heures, Sacré-Cœur.

Dimanche 13, Solennité du titulaire des églises paroissiales de Saint-Michel, Saint-Hermas et Saint-Isidore.

Mardi 15. Indulgence plénière pour les membres de la Société de colonisation.

LA PREMIÈRE COMMUNION.

Le plus beau jour de la vie est celui de la première communion. On répète souvent cette phrase, et pendant le temps que nous traversons, elle se retrouvera sur bien des lèvres. Beaucoup de familles, en effet, verront ce jour béni luire pour un des leurs, et plus nombreux encore sont les fidèles qui s'intéressent à des enfants destinés à goûter ce bonheur dans quelques jours.

C'est pour toutes les âmes un doux souvenir que celui d'une première communion bien faite ; mais ce souvenir a-t-il pour toutes l'efficacité qui serait nécessaire ? Combien de chrétiens, hélas ! ne s'approchent plus de cet anguste sacrement qui les a rendus si heureux ce jour-là ; ils se sont assis, pendant quelques années peut-être, au banquet sacré, mais depuis, l'indifférence ou le respect humain les en a tenus éloignés, le temps pascal lui-même, avec ses graves obligations, n'a pu obtenir un effort de leur part : resteront-ils longtemps encore dans cet état coupable ? Dieu seul le sait. Parfois cependant la vue d'un enfant qui se prépare à la grande action, le désir de doubler son bonheur en l'accompagnant à la Table sainte, triomphent de bien des hésitations et déterminent de consolants retours.

Et si le seul spectacle de la première communion peut avoir tant d'influence sur les âmes, que dire de cette action pour les enfants qui l'accomplissent. C'est pour eux la fin de l'enfance et pour beaucoup le premier pas dans la vie : dès le lendemain, ils seront jetés dans le monde et devront trouver, en eux-mêmes, la force de demeurer honnêtes, purs et chrétiens. Pour un grand nombre, la première communion décide tout un avenir de persévérance et de fidélité, mais quelques-uns, hélas ! il faut bien le dire, abandonnent tout devoir religieux et passent le reste de leur existence loin de Dieu et de l'Eglise. Pour ces derniers cependant, tout n'est pas perdu, et il suffira au prêtre qui viendra les assister dans leurs derniers moments, d'évoquer le souvenir du grand jour pour ranimer leur foi et obtenir ce retour du cœur qui constitue la conversion et ouvre au mourant les portes du ciel.

Aussi, est-ce un devoir pour toutes les personnes pieuses de s'intéresser à cette œuvre capitale de la première communion.

Depuis quelques années, les catéchistes volontaires s'efforcent de suppléer, dans la mesure du possible, à la formation et à l'instruction religieuse que beaucoup d'enfants ne reçoivent plus dans leurs écoles. On ne peut que bénir ces saintes entreprises et souhaiter qu'elles s'accroissent et se multiplient partout. Elles sont le plus puissant moyen de seconder l'action du prêtre et d'assurer ensuite la persévérance.

Beaucoup de fidèles ne peuvent travailler de cette manière à la préparation de ces chers enfants, des causes multiples y mettent obstacle ; mais il n'est personne qui ne puisse prier à cette inten-

tion et prendre part ainsi très réellement et très efficacement à cette grande œuvre. Oui, tous nous devons obtenir de la bonté divine par la prière, la souffrance ou l'offrande du travail et des difficultés de chaque jour, les grâces nécessaires à toutes ces petites âmes qui doivent s'approcher bientôt, pour la première fois, du pain des forts, de Jésus-Christ présent sous les voiles eucharistiques. Par là, nous nous acquitterons d'une dette de reconnaissance, car autrefois on a prié pour nous dans les mêmes circonstances ; par là, nous satisferons au besoin de nos cœurs, en témoignant la plus utile affection à ces enfants que nous chérissons ; par là, enfin, nous travaillerons à l'extension du règne de Dieu sur la terre, au salut des âmes.

ROME.

Une émouvante démonstration a eu lieu, le 13 avril, dans notre établissement national de Saint-Louis des Français. Sa Grandeur Mgr Strossmayer, évêque de Diakovar, s'y est rendu pour remercier Mgr Puyol, le digne supérieur, de lui avoir octroyé le nombre de billets nécessaires pour que les pèlerins de Croatie puissent assister à la messe du Souverain-Pontife à Saint-Pierre, à côté des pèlerins de France. Mgr Puyol a reçu Mgr Strossmayer à la tête du clergé de Saint-Louis, d'une centaine de prêtres pèlerins et des principaux chefs du pèlerinage français. Mgr Strossmayer a dit qu'en venant visiter les chapelains de Saint-Louis, il tenait à rendre hommage à tout le vaillant clergé de France, si généreux, si patriotique et si dévoué à l'Eglise et à ses devoirs. Parlant ensuite de notre noble pays, Sa Grandeur a dit que la France est nécessaire à l'Eglise et à la civilisation, que l'anéantissement de la France serait un fléau pour l'humanité. Mais la France, a ajouté Mgr Strossmayer, ne peut pas mourir. Elle peut avoir sa semaine sainte, sa semaine de douleur ; mais elle ne manquera jamais d'avoir son jour de Pâques et ressuscitera toujours de ses épreuves et de ses ruines. Ces paroles ont été couvertes d'applaudissements enthousiastes. — *Univers.*

Le Triduum solennel en l'honneur du Bienheureux de la Salle à Saint-Louis des Français.—Des fêtes magnifiques ont eu lieu à Saint-Louis des Français le 13, le 14 et le 15 avril.

L'église était ornée de la manière la plus riche et la plus artistique. Au centre du maître-autel on avait placé le tableau du Bienheureux de la Salle entrant dans la gloire, qui fut découvert à Saint-Pierre le jour de la béatification après la lecture du décret pontifical. Tout autour était une immense gloire, dont les rayons dorés couvraient toute la paroi de l'autel jusqu'à la voûte et reflétaient de douze lustres formant une sorte de brillante corniche au tableau. Des tentures de soie rouge et or étaient disposées

avec beaucoup d'art tout autour de la grande nef et de celles des nefs latérales où sont les autels.

Le nombre des lustres s'élevait à plus de deux cents, et en comptant les deux candélabres colossaux placés à la droite et à la gauche du maître-autel, l'illumination de l'église comptait de quatre à cinq mille cierges.

La façade extérieure a été illuminée pendant les trois jours par huit cents torches.

Les messes ont été chantées pontificalement par S. Em. le cardinal Schiaffino, préfet de la sacrée Congrégation de l'Index, par S. Em. le cardinal Bianchi, préfet de la sacrée Congrégation des Rites, et par S. Em. le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté.

L'église a été chaque jour trop petite et n'a pu suffire à contenir tous ceux qui voulaient y pénétrer pour entendre les éloquents homélies de Leurs Eminences les cardinaux Schiaffino et Parocchi et les brillants panégyriques du P. Jouet, de Mgr Marini et de Mgr Turinaz, pour assister aux messes pontificales et aux vêpres solennelles et pour prier devant l'image et la relique du Bienheureux.

Le dernier soir surtout, le concours des fidèles a été immense et l'église avec ses riches draperies et ses milliers de lumières produisait un effet splendide. Non seulement l'intérieur du temple sacré, mais toute la place, la sacristie et le portique de Saint-Louis étaient remplis de Romains et de pèlerins français.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque d'Avignon a pontifié aux vêpres et S. Em. le cardinal Pitra, vice-doyen du Sacré-Collège, a entonné le *Te Deum* et donné la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement.

Le Pèlerinage franciscain venu de France, qui ne comprenait pas moins de six cents personnes, a été reçu le 14 avril par le Souverain-Pontife. Les pèlerins avaient pris place, en partie, au second étage des loges de Raphaël et, en partie, dans la salle Clémentine. Le Saint-Père a traversé les rangs de la nombreuse assistance, en donnant à chacun sa main à baiser et en faisant distribuer à tous des médailles commémoratives du Jubilé.

Ce pèlerinage spécial a été présenté au Souverain-Pontife par le R. P. André-Marie, gardien du couvent de Franciscains de Paris, et par le président du comité.

LES PLUS ANCIENS ÉVÊQUES DU MONDE.

Les plus anciens évêques du monde sont actuellement :

1o Mgr Guillaume Bernard Allen-Collier, de la congrégation des Bénédictins-Anglais, élu en février 1840 évêque titulaire de Milève, transféré le 7 décembre 1847 au siège de Port-Louis et enfin le 15 septembre 1863 il est devenu archevêque titulaire de Drusipara,

20 Mgr Etienne Bagnoud, des chanoines réguliers de Saint-Augustin, né dans le Valais le 3 janvier 1803, élu évêque titulaire de Bethléem le 3 juillet 1846, abbé de Saint-Maurice dans le Bas-Valais.

30 Mgr Pierre Richard Kenrick, né dans le diocèse de Dublin le 17 août 1806, élu évêque titulaire de Draso le 24 avril 1841. Il succède par coadjutorerie à l'évêque de Saint-Louis le 25 septembre 1843, devient archevêque de ce siège le 12 juillet 1847.

40 Mgr Vincent Tizzani, de la congrégation des chanoines réguliers de Latran, né à Rome le 27 juillet 1809, est élu évêque de Terni le 2 avril 1843, devient archevêque titulaire de Nisibe le 26 mars 1855, est fait patriarche de Antioche le 15 janvier 1886.

LA FOI EN MARIE.

— Pèlerin, d'où viens-tu ? N'est-ce pas toi que j'ai vu assis dans le chemin, demandant l'aumône, et que tout le pays connaît sous le nom de l'Aveugle ? Comment tes yeux se sont-ils ouverts ?

— Hier, quelqu'un passa ; et comme je tendais la main dans l'espérance de recevoir quelque chose, celui qui passait s'arrêta et me dit : " Je n'ai ni or, ni argent ; mais viens demain à la sainte chapelle, et ce que j'ai, je te le donnerai."

Ce matin, je me suis fait conduire à la sainte chapelle, et le prêtre a prié pour moi ; car c'était lui qui m'avait parlé. J'ai prié avec lui, et j'ai vu !

— Sois béni, pieux pèlerin, puisque tu as eu foi en Marie !

— Soldat, d'où viens-tu ?

— J'étais à mon poste, attendant la bataille. On donne le signal : je prépare mes armes et me recommande à Notre-Dame. L'ennemi fait feu ; tous mes camarades tombent autour de moi ; seul je reste encore debout à mon rang. Bientôt on se mêle ; le sang couvre mes vêtements, et je combats sur des morts. Quand la nuit mit fin au carnage, je n'avais reçu aucune blessure. Je devais des actions de grâces à Celle qui m'avait si bien protégé ; c'est pourquoi je suis venu à la sainte chapelle.

— Sois béni, pieux soldat, puisque tu as eu foi en Marie !

— Matelot, d'où viens-tu ?

— L'équipage était nombreux, et le ciel était calme. Tout à coup, un vent violent souffla du côté de l'ouest, et notre vaisseau commençait à être secoué sur la mer houleuse ; les flots s'amoucelaient ; déjà même le bâtiment faisait eau de toutes parts. Je m'élançai sur le tillac. " O Patronne des mariniers, secourez-nous ! " A peine avais-je fini ma prière, que le vent s'apaisa. J'ai voulu montrer ma reconnaissance à Celle qui nous a sauvés du naufrage ; c'est pourquoi je suis venu à la sainte chapelle.

— Sois béni, pieux matelot, puisque tu as eu foi en Marie, Jeune fille au front pâle, d'où viens-tu ?

— Je languissais, et ma vie allait s'éteindre. Un jour, oh ! comme je souffrais ! les médecins entouraient mon lit, me regardant d'un air triste, ma mère les regardait en soupirant ; puis, j'entendis qu'on murmurait tout bas : “ A la chute des feuilles.” Quoi ! pensais-je en moi-même, si jeune et déjà mourir ! J'ai promis alors que, si je voyais la feuille reverdir, je ferai un pèlerinage à la Vierge. Et la feuille a reverdi et j'ai pu respirer la douce fraîcheur des bois. Aujourd'hui j'ai voulu m'acquitter de mon vœu ; c'est pourquoi je suis venu à la sainte chapelle.

— Sois bénie, pieuse fille, puisque tu as eu foi en Marie.

Mère au sourire joyeux, d'où viens-tu ?

— Je n'avais qu'un fils, on l'appela pour l'armée. Je n'essaierai pas de vous dire le tourment de mon pauvre cœur depuis ce départ. Que d'inquiétudes ! Quand je recevais de ses nouvelles, j'étais si heureuse ! Puis, c'était encore des larmes mortelles, jusqu'à l'arrivée d'une autre lettre. Combien de fois n'ai-je pas pleuré, en songeant que peut-être il avait péri ! Pourtant un souvenir me consolait dans ces moments de grande tristesse ; j'avais recommandé mon enfant à Marie, et, pendant neuf jours, un cierge avait brûlé pour lui à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Mon enfant est revenu ; je n'ai point oublié la bonne Vierge, qui me l'a gardé dans le péril ; c'est pourquoi je suis venue à la sainte chapelle.

— Sois bénie, pieuse mère, puisque tu as eu foi en Marie.

— Vieillard, d'où viens-tu ?

— Voilà soixante et onze ans que je passe par ce chemin. Ma mère,—que Dieu la garde en son paradis !—avait une grande dévotion pour la sainte Vierge, et elle me menait, enfant encore, à Notre-Dame de Bon-Secours. Lorsqu'elle se sentit à la veille de mourir, — j'avais dix-neuf ans alors, — elle m'appela près de son lit, et me dit en m'embrassant : “ Je te recommande une seule chose : N'oublie pas Notre-Dame de Bon Secours.” Maintenant, je marche avec peine, la route est longue pour moi ; mais je me suis dit : “ Peut-être est ce ma dernière année ; ” et je suis venu à la chapelle.

— Sois béni, pieux vieillard ; Marie est la patronne de la bonne mort ; Marie te conduira dans la paix du Seigneur !

En vérité, je vous le dis, celui qui invoquera Marie sera exaucé au jour de sa prière.

ERECTION D'UN CHRIST A TUNIS.

La *Semaine* de Toulouse a reçu de Tunis, la lettre suivante :

“ Je ne puis mieux reconnaître votre zèle et votre dévouement ainsi que les sympathies des lecteurs de la *Semaine catholique* de Toulouse pour tout ce qui intéresse la f. et la religion, qu'en vous annonçant au plus tôt un événement qui a causé à tous les chrétiens de Tunis une grande joie ; c'est l'érection et la bénédic-

tion solennelle d'un christ monumental, aux portes de Tunis, dans le cimetière catholique de cette ville. La cérémonie a eu lieu le dimanche 8 avril.

“ Dès trois heures du soir, les cloches de la cathédrale et de l'église Sainte-Croix desservie par les révérends pères capucins, appelaient les fidèles à cette imposante cérémonie. Bientôt furent rassemblés près de la porte principale de la ville, tout ce que Tunis compte de prêtres, de religieux, de congrégations, d'associations pieuses et de familles chrétiennes. Le clergé tout entier, MM. les deux vicaires généraux de Son Em. le cardinal Lavigerie, revêtus de leurs insignes, précédaient Mgr Jourdan de la Passardière, qui fermait la marche de la procession. Derrière le prélat, administrateur de la Tunisie, se pressait une foule considérable d'hommes, de femmes et d'enfants.

“ Le cortège s'éleva au chant du *Vexilla regis*. C'était bien ainsi sans doute, que saint Louis, à la tête de ses chevaliers et de ses soldats, était descendu sur la côte voisine de Carthage. Ce souvenir remplissait nos cœurs français d'émotion. N'accomplissions-nous pas à ce moment et après tant de siècles le vœu suprême de ce grand roi ?

“ Arrivée au cimetière, la procession se déroula autour de la chapelle des Sept-Douleurs et s'arrêta au pied du monument de la Croix. Le christ que nous saluions déjà de nos acclamations et que Mgr l'évêque allait bénir est bien le Christ du Calvaire, d'une saisissante et douloureuse expression. C'est ce magnifique christ, sorti des ateliers de la maison Yarz, de Toulouse, que votre ville tout entière avait admiré dans la dernière exposition toulousaine.

“ Il est fixé à une grande croix en fer, s'élevant au milieu d'un socle en marbre, sur lequel la piété filiale et reconnaissante des prêtres et des fidèles de Tunis, a gravé la date inoubliable du 22 mars 1888, jour de l'érection et de la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale de Son Em. le cardinal Lavigerie.

“ Après la bénédiction de la croix, retentit de nouveau l'*O Cruz ave*, dont le chant descendit d'abord mêlé de larmes sur les tombes chrétiennes du cimetière, puis s'étendit comme une suprême invocation et une sainte espérance, sur la foule immense qui se pressait devant Nous, et dans laquelle nos cœurs désignaient aux miséricordieux pardons de la croix, ce peuple juif et ce peuple arabe, eux aussi rachetés par le sang du Sauveur !

“ Mgr Jourdan de la Passardière, l'éloquent et pieux suffragant de Carthage, debout au pied de la croix et vivement ému, a interprété les sentiments et les vœux qui étaient dans tous les cœurs.

“ Rappelant les tendresses infinies du Dieu Rédempteur, il a adressé aux membres des communions chrétiennes, séparées de l'Église catholique, aux Juifs, aux Arabes eux-mêmes un pressant appel à l'Unité, dans la reconnaissance sincère de la divinité du

Sauveur et de l'autorité divine de l'Église, dispensatrice fidèle du sang et des mérites du Rédempteur du monde !

“ A ce moment, le soleil se couchait et projetait ses dernières clartés sur la montagne où s'élève la nouvelle cathédrale de Carthage, à côté de la chapelle de Saint-Louis. Les eaux du lac qui baignent Tunis étincelaient de mille feux. C'était là un cadre splendide mais matériel à cette scène religieuse d'une intimité si douce. Nous tous, sous le charme de la parole de Monseigneur, nous lui faisons un cadre historique et tout céleste avec les souvenirs chrétiens du passé et les saintes espérances de l'avenir.

“ Je vous envoie ce modeste récit d'une magnifique cérémonie.

“ Je me reprocherais, et vous ne me pardonneriez pas ainsi que beaucoup de nos compatriotes après vous, de taire le nom de l'abbé Gazaniol, vicaire général titulaire de Son Eminence, à qui revient l'initiative et la réalisation de cette œuvre de foi et de civilisation chrétienne, au sein d'une ville et d'une population musulmane. Oserai-je émettre le vœu que quelques-uns des abonnés de la *Semaine catholique* s'associassent par une petite offrande aux généreuses dépenses d'un curé toulousain à Tunis.

“ L. MARCEILLE,

“ *Aumônier de l'hôpital militaire de Tunis.*”

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

Si l'on veut avoir une idée du bien opéré par l'institution de l'abbé de la Salle, on n'a qu'à remarquer un instant l'extension qu'elle a prise. En voici un aperçu sommaire.

L'institut compte actuellement plus de 14,000 frères ou novices, soit 10,000 à peu près en France, 300 aux colonies, et le reste à l'étranger. Hors de la France, les maisons, au nombre de 245, sont réparties comme suit :

Angleterre 6, Autriche 7, Belgique 46, Espagne 28, Italie (Rome) 13, Piémont (Turin) 10, Suisse 2, Tunisie 2, Égypte 4, Turquie 13, Madagascar 3, Chine 2, Inde 7, Canada 27, États-Unis 34, Équateur 9, Chili 3, soit 245 maisons comprenant un personnel de 3,000 frères environ ; il en faudrait certainement autant pour satisfaire aux nombreuses demandes et aux nécessités des classes qui existent déjà.

Le personnel écolier est de plus de 300,000 enfants, dont 220,000 en France et 80 à 82,000 aux colonies ou à l'étranger. Sur ces 300,000 élèves, 80,000 à peine appartiennent à des écoles publiques.

Quant à leur enseignement, les résultats en sont là sous nos regards et les succès éclatants constatés par les récompenses de premier ordre obtenues en France, comme en Angleterre, en Belgique, en Italie, en Orient ou aux États-Unis d'Amérique

Ajoutons que, de l'aveu même de leurs ennemis, ce sont les Frères qui ont créé la méthode d'enseignement simultané, reconnue partout comme la plus excellente.

Ce sont les Frères qui ont donné le meilleur système connu pour l'enseignement du dessin ; à l'exposition universelle de 1867, ils obtenaient pour cette méthode une médaille d'or, qui, suivant la parole du président du jury, "a sauvé l'honneur de la France."

"Ce sont les Frères qui ont organisé les cours d'adultes et les cours d'enseignement supérieur et professionnel. Et l'on a fait, ces dernières années, le calcul que, sur 2,042 bourses accordées par la ville de Paris depuis 1848, les élèves des *ignorantins* en ont obtenu 1547, et leurs concurrents seulement 494.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

Les journaux ont raconté que, parmi les membres du pèlerinage français, se trouvait un prêtre dont la générosité envers le Pape s'était exercée d'une façon particulièrement remarquable. On parlait de deux millions et demi qui lui étaient venus par héritage et qu'il aurait, avec un désintéressement admirable, donnés intégralement au Souverain-Pontife. On précisait en disant que ce prêtre appartenait au diocèse de Bayonne et en donnant son nom : M. le chanoine de Quévêdo.

Nous n'avons voulu en rien dire avant d'avoir entendu *le Bulletin catholique du diocèse de Bayonne*. Voici ce qu'il dit dans son numéro du 22 avril :

"Ainsi que nous l'annonce notre correspondant romain, Mgr Chambourdon (secrétaire de Mgr l'évêque de Bayonne) et M. le chanoine de Quévêdo, ont reçu au Vatican un accueil des plus sympathiques.

"Dans la première audience accordée aux deux pèlerins, le secrétaire particulier de Mgr l'évêque a remis à Sa Sainteté une lettre de Sa Grandeur priant le Saint Père d'accorder la dignité de la prélature à M. le chanoine de Quévêdo, dont l'incomparable générosité ne saurait être trop louée.

"Plusieurs journaux ont publié sur cette audience et les dons offerts, des détails parfois assez fantaisistes. Nous sommes autorisés à dire que le Souverain-Pontife, profondément touché de cet acte de filial dévouement, s'est empressé d'exaucer les désirs de Mgr l'évêque de Bayonne. Une lettre du cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat du Saint-Siège, annonce à Sa Grandeur l'arrivée prochaine du Bref pontifical qui élève M. Quévêdo à la dignité de prélat de la maison de Sa Sainteté."

C'est ainsi que les premiers fidèles déposaient leurs trésors aux pieds de saint Pierre.

D'après l'*Observateur français* et la *Gazette du Midi*, le Pape-Roi

vient de recevoir un hommage discret mais expressif, et l'Italie révolutionnaire de subir une série d'affronts.

Il est d'usage, on le sait, qu'un souverain n'aille pas dans un pays sans faire visite au chef de l'Etat. Or, la reine d'Angleterre n'a pas voulu voir à Rome le Roi et la reine d'Italie. L'empereur et l'impératrice du Brésil n'ont pas voulu visiter à Rome le roi et la reine d'Italie. Le roi et la reine de Wurtemberg n'ont pas voulu se rendre à Rome pour saluer le roi et la reine d'Italie. La reine de Serbie n'a pas voulu aller à Rome pour se rencontrer avec le roi et la reine d'Italie.

Il a fallu que le roi Humbert et la reine Marguerite, pour ne pas être laissés de côté par ces Princes étrangers qui sont présentement en Italie, vissent les trouver à Florence, l'ex-capitale provisoire. C'est à Florence qu'ont été échangées les civilités d'usage.

Ces faits ont fourni au *Diritto*, journal radical, l'occasion de publier un article qui montre combien l'Italie se trouve mal à l'aise à Rome et que la question romaine, bon gré mal gré, lui enlève à elle-même cette liberté et cette indépendance dont elle a spolié le Saint-Siège.

“ Les plaintes de la ville de Rome, dit le *Diritto*, ne sont que trop justes, quand on voit une foule de têtes couronnées ne pas oser mettre le pied dans la capitale du royaume et obliger le roi la reine d'Italie à s'absenter de leur palais pour aller saluer à Florence la reine d'Angleterre, le roi et la reine de Wurtemberg, l'empereur et l'impératrice du Brésil, et la reine de Serbie.

“ Il est nécessaire que roi, parlement et peuple s'unissent pour mettre fin, une fois pour toutes, à cette conduite des maisons régnantes étrangères à l'égard de notre capitale et de notre maison royale. L'ancienne énergie de M. Crispi devrait se révéler pour signer une autre bonne circulaire à tous les gouvernements de l'Europe et des autres pays, pour les avertir avec la plus grande clarté que le roi d'Italie ne recevra plus désormais et ne rendra pas de visites aux souverains ou chefs d'Etats amis qu'à Rome, sa capitale régulière et légitime.”

Le roi Humbert et M. Crispi ne sauront pas gré au très “ libéral ” *Diritto* de leur avoir ainsi lancé le pavé de l'ours.

Quant à la circulaire réclamée de M. Crispi, nous voudrions bien voir ce qu'elle pourrait être ; ce serait, on peut le dire dès maintenant, une très curieuse pièce de littérature diplomatique.

Mais cette circulaire ne sera pas envoyée, elle ne peut pas l'être, et l'idée baroque du *Diritto* n'est qu'une preuve de plus du dépit impuissant d'une politique qui se voit condamnée par les réserves trop justifiées de l'Europe.

On lisait il y a quelques jours dans le *Moniteur de Rome* :

“ En inscrivant en tête de son programme ministériel la discussion de la loi militaire, M. Floquet a certainement voulu faire comprendre à tous, les motifs qui l'ont porté à confier le porte-

feuille de la guerre à un ministre civil. M. de Freycinet est, en effet, président de la commission sénatoriale qui vient de terminer l'examen du projet voté, il y a peu de mois, au Palais Bourbon ; il est donc tout prêt pour la discussion et sera plus à même que tout autre de défendre les modifications proposées par la commission et de combattre les amendements qui se produiraient au cours des débats."

Si la discussion au Sénat de la loi militaire explique la nomination du civil M. de Freycinet, au ministère de la guerre, cette discussion elle-même trouve peut-être son explication dans les injonctions des loges. La *Chaîne d'Union*, organe de la franc-maçonnerie, publiait au mois de février ou mars dernier, un discours prononcé à la loge la *Véritable Amitié*, d'Orléans, ainsi résumé :

"Le F. Fernand Rabier, Orat. de la L., exprime le désir que le projet de loi sur l'armée, qui dort dans les cartons du Sénat, voie enfin le jour. Par cette loi, tout le monde sera soldat, et quand les séminaristes passeront à la caserne, ils ne retourneront pas au séminaire. La séparation de l'Eglise avec l'Etat sera faite."

Au cours de cette discussion, M. le maréchal Canrobet est monté à la tribune pour combattre cette loi, forcé qu'il était de faire cette démarche par son amour pour la France ; car, disait-il, "ayant le malheur de ne pouvoir entendre ces débats et n'étant guère orateur je devrais, si j'étais sage et si je ne consultais que mon intérêt, m'abstenir de monter à la tribune et me contenter de déposer mon bulletin. Mais j'ai l'honneur d'être le doyen des maréchaux de France et d'Europe, et le projet qui vous est soumis est si grave que je croirais manquer à tous mes devoirs, si je ne vous soumettais pas quelques observations."

Après avoir raconté l'insuffisance d'un service de trois ans pour l'instruction militaire, le maréchal ajouta :

"Mais il ne s'agit pas seulement d'instruction : ce qui me préoccupe davantage encore, c'est l'éducation, cette éducation qui apprend à souffrir, à sacrifier à la patrie son corps, son âme... son âme ! non, je dis un mot de trop, car je suis chrétien."

"L'âme, non !" Noble et chrétienne parole. L'âme, c'est la limite de tous les pouvoirs humains ; et c'est pour avoir méconnu cette limite que la république se trouve en si grand péril. L'âme est à Dieu, et pour Dieu, et c'est la noblesse et c'est la liberté des enfants de Dieu de ne la livrer à personne.

Malgré les sommes immenses dont le protestantisme dispose en Angleterre pour ses missionnaires, leurs progrès sont nuls en comparaison de ceux des prêtres catholiques, pauvres des biens de la terre, mais riches du trésor de la vérité. Le P. Anderdon a donné à ce sujet, dans une conférence à Liverpool, de curieux détails. Après avoir énuméré les sommes fabuleuses consacrées

par les sociétés bibliques à leur œuvre de propagande, il compte les résultats et prouve, d'après le témoignage des protestants eux-mêmes, que leurs progrès sont absolument nuls. En 1858, un protestant, sir James Brooke, déclarait que ses coreligionnaires ne faisaient aucune conquête, et, en 1863, un missionnaire protestant, M. Minton, reconnaissait que ses efforts et ceux de ses collègues avaient complètement échoué.

D'où vient cet échec ? demande le P. Anderdon. D'abord de l'étrange variété qui existe dans leur doctrine, puis de leur absence d'esprit apostolique ; et, pour expliquer sa pensée, il leur raconte comment, en allant en Orient, il se trouvait à bord avec un missionnaire anglican, partant pour convertir les infidèles. Le ministre avait avec lui sa femme et ses enfants, et parmi ses bagages un grand piano qui, au dire de sa femme, était un instrument d'apostolat très efficace.

Sur le même steamer était un missionnaire catholique, un Franciscain, qui avait pour tout bagage une petite boîte de carton qu'il tenait à la main. Et, maintenant, nous comprenons le cri du sauvage : " Envoyez-nous la robe noire qui vient sans sa femme et qui fait le signe de la croix."

Il vient de se passer à Manosque, ville du diocèse de Digne, un fait bien touchant :

Mgr Mortier, évêque de Digne, se rendait à Rome pour apporter au Saint-Père les offrandes de ses diocésains ; à la gare même de Manosque, Monseigneur reçut un nouveau don précieux entre tous, à cause même de la pauvreté de la donatrice.

Une pauvre femme de condition très modeste, s'adressant à Monseigneur, lui dit : " Monseigneur, je désirerais prouver, moi aussi, mon amour au Saint-Père, quoique je sois pauvre, et la pensée m'est venue de lui offrir ces quelques couverts d'argent, qui me sont doublement chers, à cause des souvenirs qu'ils me rappellent. Ceux qui, à l'Exposition vaticane, verront quatre couverts d'argent et une cuillère passeront peut-être indifférents ; mais le ciel remarquera cette offrande venue d'un cœur vraiment filial et catholique."

Les ignorances du *Charivari*.—Dans la dernière lettre encyclique de Sa Sainteté concernant la célébration en septembre prochain d'une messe pour les morts, le Souverain Pontife dit qu'il a levé les yeux vers l'Eglise triomphante. Sur quoi le *Charivari* s'écrie : " Ah ! elle triomphe. Pourquoi donc alors nous la représentez-vous sans cesse comme persécutée et martyrisée ?

" Ah ! elle triomphe !..... Alors, de quoi se plaint-elle ? Et de qui ? "

Le moindre élève du catéchisme apprendrait au *Charivari* ce que signifient ces trois diverses appellations : Eglise triomphante, Eglise souffrante, Eglise militante.

Faute de le savoir, *Charivari* commet une bévue dont on ne peut que rire.

Une novice d'une de nos congrégations religieuses de Vendée subissait naguère l'examen pour obtenir son brevet. Elle portait un habit laïque. Elle répondit avec beaucoup d'esprit et d'aplomb aux diverses questions qu'on lui posa, et les examinateurs parurent frappés de ses manières, de son aisance, de sa bonne grâce. L'examen achevé, elle alla aux informations pour avoir des nouvelles de son examen et pour savoir si elle pourrait espérer. Le monsieur qu'elle interrogea lui répondit :

— Oni, mademoiselle, vous avez tout lieu d'espérer ; et si vous désirez que nous vous donnions une place vous l'aurez.

— Monsieur, repartit la jeune fille, je n'ai nul désir des places que vous m'offrez ; et du reste, je vous dirai que je suis fiancée.

— Fiancée, mademoiselle ? Serais-je indiscret de vous demander à qui ? A un instituteur, sans doute ?

— Oh ! monsieur, bien mieux que ça !

A ces mots, la jeune novice disparut ; et le monsieur, la voyant s'éloigner, répétait, de l'air d'un homme qui ne comprend pas :
“ Bien mieux que ça !.. ”

Nous recevons d'un témoin très digne de foi le récit suivant :
“ La scène se passe en chemin de fer, sur la ligne de Saint-Malo à Rennes. Dans un compartiment de 3e classe se trouvent trois vigoureux marins partant pour un voyage au long cours et faisant force tapage, sans doute pour dissiper les noirs chagrins du départ. Près d'eux se tient un enfant de onze ans environ, plongé dans un morne silence : il venait de quitter sa mère pour la première fois, le pauvre petit, et il avait des larmes plein les yeux.

“ A la station de M****, un soldat de la ligne monte dans le wagon des marins ; le salut de l'étranger est rendu avec bienveillance mais sur un ton légèrement protecteur. La conversation ne tarde pas à s'engager entre le terrier et les marins, et l'intimité va bientôt s'établir sans un malencontreux incident. Le troupier, soit par habitude, soit pour se poser dans l'estime de ses nouvelles connaissances, prononce un juron formidable ; mais mal lui en prit, car les marins de protester aussitôt. Oh ! un jurément ! attention ! on ne jure pas ici ou bien il faudra quitter le bord. Et celui qui paraissait le plus âgé du groupe, quoique jeune encore, homme aux larges épaules et aux poings robustes, apostrophe en ces termes le malheureux blasphémateur :

“ Dis donc, soldat, est-ce que tu te crois supérieur à nous parce que tu te permets de jurer ? Il me semble pourtant que nous te valons bien. Combien gagnes-tu par jour ? un sou. Et nous, à la fin de la campagne, nous apporterons à la maison 600 francs et mieux.

“ Je ne comprends pas, nom d'un sabre !.. que des hommes

baptisés comme nous insultent le bon Dieu. On n'insulte pas qui ne vous dit rien ; tu ne m'as pas insulté en entrant ici et tu as bien fait. Pourquoi insultes-tu le bon Dieu qui ne te dit rien ?

“ Insulter Dieu ! est-ce que c'est de la bravoure ça, c'est de la bêtise, c'est de la lâcheté. Ah ! j'en ai connu de ces braves qui comme toi blasphémaient Dieu et lançaient des jurements à *wagonnées*. Devant l'ennemi, c'étaient les plus lâches des hommes..., ils s'enfuyaient au premier coup de feu et nous abandonnaient en face des Prussiens.

“ Si tu voyais comme nous la mort en face, mon pétiot, tu ne serais pas si hardi contre le bon Dieu. Quand la mer est déchaînée, quand le vent souffle en tempête et que les flots ballottent les plus grands navires comme des coques de noix, on se sent petit et on n'a guère envie d'injurier le bon Dieu. Pour moi, j'aime mieux prier, la prière fait du bien et rend plus fort.

“ Un jour, il m'est arrivé de blasphémer, je ne sais plus à propos de quoi : j'étais sur le pont du navire. Aussitôt je vois mon père en face de moi, la colère dans les yeux : Tu vas te taire, me dit-il, ou je vais te f... à la mer... ; apprends que je n'ai jamais juré qu'une fois.—Ni moi non plus. mon père, je vous assure que c'est la première et dernière fois.—A la bonne heure, me dit-il, à ce compte-là nous pourrions rester hons amis.

“ Et depuis lors je n'ai jamais juré, jamais. Cependant, j'ai connu des jours mauvais et j'en ai vu de rudes. Oh ! ça me tenait bien quelquefois ; mais au lieu de profaner le nom de Dieu je m'écriais : sabre de bois !.. Ça sonne mieux et je passe tout aussi bien ma colère sur ce mot retentissant.

“ Je ne jure plus et je ne m'en porte pas plus mal.”

“ Le troupiér en recevant cette verte semonce, se teint coi ; on ne l'entendit plus jurer, sinon par respect du nom de Dieu, du moins par crainte des matelots.

(*Semaine des Rennes.*)

ELECTION DE M. BOULANGER A LILLE.

On lit dans la *Semaine* de Cambrai :

“ Une élection à la Chambre des députés vient d'avoir lieu dans notre département. Les circonstances au milieu desquelles elle se présentait, le caractère qui lui était donné, les suites qu'elle peut avoir, avaient rendu la France, et l'on peut dire l'Europe entière, attentives. On sait quel en fut le résultat. Celui qui s'était présenté aux électeurs sans autre programme que ces deux mots : “ dissolution de la Chambre des députés et révision de la constitution,” a obtenu une majorité de près de cent mille voix sur ses deux concurrents, le candidat de la concentration républicaine et le candidat socialiste.

“ Au fond de cette élection, il n'y a point autre chose qu'un cri de lassitude et de répulsion, un appel à la délivrance. Ce cri

avait déjà été proféré en 1885 ; seulement, aujourd'hui, c'est à un seul, qu'a été demandé ce que l'on avait vainement attendu d'une assemblée, toujours divisée dans le conseil, toujours impuissante pour l'action.

“ D'abord les abstentions ont été beaucoup plus nombreuses qu'en 1885. Et cependant, l'élu a réuni dix mille voix de plus que le premier de la liste conservatrice, tandis que le blachoulé en a eu cinquante mille de moins que le premier de la liste républicaine. Beaucoup de ceux qui étaient restés fidèles à l'opportunisme sont donc allés à M. Boulanger, sans que celui-ci ait pu bénéficier de tout cet appoint. C'est que beaucoup de conservateurs perplexes, inquiets, se sont cette fois abstenus. Personne n'a eu plus à souffrir du régime actuel que le clergé, personne n'était plus autorisé à dire : “ C'est assez. Assez d'arbitraire et de tyrannie, assez de corruption, assez de scandales, assez d'impunité.” Le clergé s'est tu, le clergé s'est abstenu ou a voté à bulletins nuls. Il n'a point voulu faire, lui aussi, un saut dans l'inconnu ; il n'a voulu prendre aucune part dans une aventure qui peut avoir de terribles conséquences, bien que la révolution qu'elle commence puisse un jour se terminer heureusement, non point tant par l'action directe de ceux qui s'agitent aujourd'hui si bruyamment que par la miséricorde de Dieu qui les mène.

“ Une autre remarque est que le peuple a commencé de briser les chaînes dont les sociétés secrètes l'avaient garrotté. Il n'a plus voulu entendre à leur mot d'ordre, il a écouté et suivi son instinct ; il a fait taire, de quelque côté qu'ils vinssent, les hâbleurs qui jusqu'ici avaient réussi à l'endoctriner ; il a conspué les journalistes qui font métier de le pervertir ; et ses élus au Sénat, à la députation, au conseil général, aux conseils d'arrondissement, s'étant tous réunis, d'un bout du département à l'autre, pour le conjurer, au nom de la confiance déjà donnée, d'entendre leur voix, de suivre encore leur direction, il s'est moqué de leurs prières, et, par un vote spontané, a fait pressentir ses prochaines déterminations.

“ Cet affranchissement, ce commencement d'indépendance est ce que nous trouvons de plus heureux dans les résultats divers et encore bien incertains de la violente bataille qui vient d'être livrée dans le Nord. Puisse le peuple se dégager de plus en plus de tous les comités et sociétés qui ont su si bien le mener depuis dix ans et plus, et qui n'avaient été formés que pour l'exploiter et le perdre.

— “ Un rédacteur de la *Pall Mall Gazette* s'est livré, dans le département du Nord, à une enquête à l'occasion de la lutte électorale.

“ Au cours de sa tournée, le reporter a eu l'occasion de voir un pasteur protestant, d'origine anglaise, établi depuis longtemps à Croix, près de Lille. Voici comment il résumé ce que lui a dit ce chapelain anglican, M. Faulkner :

“ On a grand tort de croire l'influence catholique détruite en France par la libre-pensée. Dans le Nord elle est ce qu'elle était il y a quarante ans, sinon plus. Le peuple français est, en masse, catholique-romain de cœur. L'expulsion des congrégations a été une grave faute, comme l'a démontré le résultat des élections de 1885 dans le Nord, dû aux mesures hostiles à l'Église bien plus qu'au Tonkin.”

“ Ces propos, tenus par un pasteur à un de ses coreligionnaires et reproduits dans un journal également protestant, méritaient d'être signalés.

LE ROLE DES “ SEMAINES RELIGIEUSES. ”

Le rédacteur de la *Semaine* de Nîmes étant nommé vicaire général de Saint-Denis (île de la Réunion), Mgr Besson lui a donné un successeur auquel il vient de tracer dans son style inimitable le rôle de ces feuilles hebdomadaires.

Monseigneur vient de dire que nous devons juger les choses et les hommes selon la justice et la charité. Il nous recommande d'éviter la critique acerbe ; puis il continue en ces termes :

“ Ce n'est pas communément dans cet excès que peut tomber une *Semaine religieuse*. Mais l'excès des louanges l'envahirait facilement et la rendrait insupportable à lire, si on n'y prenait garde. L'encens ne doit être offert qu'à Dieu. Ne le prodiguons pas quand il s'agit de l'homme. Le pape, les évêques, les prêtres n'en ont pas besoin pour faire leur devoir. Il faut réformer sur ce point les mœurs publiques. A peine un prêtre a-t-il débuté dans la chaire chrétienne, que des amis maladroits se croient obligés de publier à son de trompe ses premiers succès. Il a le génie de l'aigle de Meaux et la blancheur éblouissante du cygne de Cambrai, en sorte que Bossuet ne serait que la moitié de ce jeune vicaire, et que Fénelon en serait l'autre. Personne n'y croit, mais le débutant peut s'y tromper, car la louange est un vrai poison, le plus subtil et le plus dangereux de tous. On se met alors à improviser avec une abondance de paroles qui dégénère vite en disette. Au risque de déplaire à ces thuriféraires dangereux, n'acceptez jamais leurs articles. Mieux vaut avoir peu d'abonnés que de se mettre aux gages de la vanité et de trahir le sens commun.

“ Vous recevrez sur les fêtes religieuses de longues pages dont il faut retrancher beaucoup avant de les livrer au public. Communément, on s'étend en compliments sans fin sur les fanfares et les chorales, sur les chantres et les organistes. On n'oublie que le suisse et le sonneur. Ces compliments sont toujours les mêmes. Ils s'adressent “ au jeune et sympathique curé,” à la musique “ qui a joué les plus beaux morceaux de son répertoire,” à l'orateur qui a parlé “ avec cette éloquence dont il a le secret.” L'en-

thousiasme est toujours "indescriptible," la fête toujours "splendide," l'harmonie toujours "ravissante." Encore est-ce merveille quand les hommes et les choses n'ont qu'une épithète. Le plus souvent on élève chacune de leurs vertus sur quatre adjectifs comme sur quatre tréteaux. Eteignez la moitié de ces lampions qui répandent leur clarté fumeuse autour des idoles que la complaisance laisse fabriquer pour ne pas perdre un abonné ou ne pas contrister un ami. Que restera-t-il de tant de héros, de saints, d'orateurs, de poètes préconisés de leur vivant ? Pas même un nom, encore moins un livre ou un discours. On a dit que les *Semaines religieuses* rendraient facile la tâche de l'historien futur de nos diocèses. Cela est vrai, si cette tâche est bien remplie, et si l'excès des louanges ne gâte pas d'avance les jugements de l'histoire. Mieux vaudrait n'avoir aucun document que des documents mêlés de tant de rhétorique et de coups d'encensoir.

"En résumé, point d'injures ni de compliments. L'un vaut l'autre, et on ne sait lequel des deux est le plus dangereux. Vous direz la vérité sans détour et sans exagération : vous blâmerez le vice et l'erreur sans vous emporter ou vous aigrir ; vous louerez avec mesure et toujours les actions plutôt que les personnes ; vous demeurerez dans cette assiette tranquille où votre noble caractère vous a placé et qui convient si bien à la modestie d'une *Semaine religieuse*."

UNE PREMIERE COMMUNION EN PRISON.

C'était en 1856. Nous étions réunis autour de la vieille baronne de H..., sur la terrasse de son château, et la conversation, par une pente insensible, était descendue du sacré au profane, jusqu'à la Révolution française. La baronne nous interrompit tout à coup.

"C'était hier l'anniversaire de ma première communion. Comme elle se rattache à la triste époque que vous rappelez, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour vous d'en connaître les circonstances vraiment touchantes. Je ne crois pas vous en avoir jamais parlé, n'est-ce pas ? Devinez où j'ai fait ma première communion ?... Je vois que vous ne devinez pas. C'est dans une prison, oui, dans une triste et sombre prison que j'ai fait ma première communion.

Et ici sa voix devint tremblante, ses yeux se mouillèrent de larmes.

"Écoutez bien, mes amis, c'est un souvenir que je ne puis rappeler sans une émotion profonde.

“ Nous étions en 1793, j'avais douze ans alors. Mon père avait suivi l'armée de Condé. Il nous avait laissées, ma mère et moi, sous la garde d'un vieux serviteur, cachées dans un pauvre quartier de Paris. Nous espérions passer inaperçues, au milieu des agitations populaires qui remplissaient la capitale. Un soir cependant, on vint chercher ma pauvre mère, et on la conduisit brutalement en prison à l'Abbaye. Je n'eus plus qu'une pensée, celle de la revoir. Le vieux Pierre trouva, un jour, le moyen de m'introduire auprès de la femme d'un des gardiens, et comme elle avait une enfant de mon âge, nous fîmes vite connaissance. Peu à peu je m'enhardis, et lui demandai la grâce de voir ma mère. Elle me promit de me faciliter une entrevue avec celle que j'aimais tant.

“ Elle tint en effet parole. Je venais deux fois par semaine pendant trois mois. Un jour, ma mère me prit sur ses genoux, et avec une voix entrecoupée de sanglots :

“ Ma petite Marie, dit-elle, nous allons bientôt être séparées pour toujours. Un commissaire est venu me dire hier que j'allais passer en jugement ; et le jugement, tu sais, ici, c'est la mort.”

“ Mon cœur éclata à ces mots. Vous comprenez la scène qui suivit...

“ Ma petite Marie, dit ma mère, une de ces joies les plus douces, ce serait de te voir faire ta première communion. Vois-tu, Marie, quand on a bien fait sa première communion, on est sûr en quelque sorte de son éternité. Je mourrais contente, si je te savais unie avec le bon Dieu, dans son Sacrement, pour toujours. Il m'est venu depuis hier une idée. Je connaissais un vieux chanoine de Notre-Dame qui n'a pu émigrer ; il habitait, rue Massillon, une petite maison non loin de la cathédrale, quand j'ai été arrêtée. Tu iras le voir, ma petite Marie ; tu lui diras ton nom, l'état où je suis, tu lui demanderas qu'il te permette de faire ta première communion ; tu lui diras bien que c'est moi qui lui demande en grâce cette faveur avant de mourir.”

“ Je racontai à Pierre tout ce qui s'était passé, et dès le soir nous étions rue Massillon, chez le vieux chanoine.

“ J'ai bien connu votre bonne mère, mon enfant, me dit-il. C'était une sainte dans le monde.”

“ Il réfléchit un instant.

“ Elle vous a sans doute préparée à cette grande action ? Et, d'ailleurs, les circonstances sont exceptionnelles. Nous sommes revenus aux caracombes. Nous allons faire comme les premiers chrétiens...”

“ Puis, tout à coup, une autre pensée traversa son esprit :

“ Mon enfant, dit-il, vous allez vous confesser ; et, demain matin, vous viendrez de bonne heure : je vous ferai part de mes intentions.”

“ Le vieux prêtre avait caché, dans un endroit connu de lui seul, les objets indispensables pour le saint sacrifice. Vers minuit, il disposa dans sa chambre une petite table, revêtit ses anciens ornements, et, aidé d'un vieux domestique qui ne l'avait jamais quitté, il célébra les saints mystères.

“ Le lendemain, je revins dès le grand matin avec Pierre, sans avoir été inquiétée. Le bon chanoine me fit connaître qu'il avait célébré la sainte messe à l'intention de ma mère, et qu'il avait mis deux hosties en réserve.

“ Mon enfant, dit-il d'une voix grave et douce, je vais vous confier une mission solennelle. Comme les prêtres de la primitive Eglise se servaient autrefois des enfants pour faire parvenir la sainte communion aux martyrs, vous allez porter la sainte hostie à votre mère, et vous communierez avec elle pour la première fois dans sa prison. Je ne pourrai vous y accompagner. Allez, mon enfant, et que Dieu vous protège !”

“ Et il me remit en bénissant le précieux dépôt.

“ Comment vous dire mes sentiments en recevant les saintes hosties et en les cachant sur mon cœur?... Je priai toute la route : il me semblait que mon âme chantait avec les anges qui m'entouraient. La femme du gardien m'introduisit avec empressement dans la petite infirmerie où elle fit venir ma mère. J'éclatai en sanglots en racontant à ma mère la mission qui m'était confiée. Ma mère comprit de suite la sublime intention du bon prêtre. Elle se mit à genoux comme moi. Elle me dit des paroles sublimes, telles que jamais, depuis, il ne m'a été donné d'en entendre. Nous plaçâmes les saintes hosties sur une table ; nous les adorâmes longtemps... Et quand, à travers nos larmes, nous eûmes terminé, elle prit elle-même la sainte hostie, et, s'adressant au Sauveur, elle lui confia mon âme et la sienne pour l'éternité ! Je communiai de sa main ; elle communia ensuite... Messieurs, dit la baronne, le reste ne s'achève pas.

“ Le lendemain, je me présentai pour revoir ma mère ; la femme du gardien m'interdit d'entrer. Pierre me conduisit chez le chanoine qui me prit par la main, et, me menant à la fenêtre, me montra du doigt le ciel et me dit ces simples mots qui me révélèrent tout :

“ Mon enfant, votre mère est là-haut ; c'est là que vous la reverrez, j'espère.”

L'abbé JULIEN LOTH.

DECES DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.
xx Mach. XII, 46

PRIONS POUR NOS MORTS

J. Costigan.—E. Lauzé, ép. Charron.—M. L. Coursol, ép. Legault.—M. Marier.—J. Lahaise.—L. Chartrand.—M. Clancy, ve Th. Tyrell.—A. Vaillancourt.—R. Sturgeon.—J. Corbeil.—A. Barbeau, ép. Lapointe.—E. Vincent, ve G. Poirier.—E. Courville.—C. Dépatie, ve J. Godard.—P. Duquette.—C. Nantel.—N. Gauvin.—C. Dupuis, ve Parent.—J. Monette, ép. B. Gougeon.—A. Charette, ép. Ferrault.

DE PROFUNDIS.

MAGASIN DU SACRE-CŒUR DESAULNIERS FRERE & CIE

(SUCCESSEURS DE L. E. DESMARAIS)

IMPORTATEURS D'ORNEMENTS ET BRONZES D'EGLISE
VETEMENTS SACERDOTAUX ET VASES SACRES

ASSORTIMENT COMPLET D'IMAGERIE RELIGIEUSE
CHAPELETS, MEDAILLES ET CRUCIFIX

BANNIÈRES, MERINOS A SOUTANES, SAY NOIR
HUILE D'OLIVE, CIFFES, ETC., ETC.

Toutes les commandes par la malle ou autrement sont remplies avec ponctualité et promptitude.

Les Messieurs du clergé et les communautés religieuses sont priés de bien vouloir faire une visite à notre assortiment, qui est absolument au complet.

1628 RUE NOTRE-DAME 1628

MONTRÉAL.

PENTURES A RESSORT DE GEER
employées dans plus de trente églises
et dans un plus grand nombre d'édi-
fices publics, les seules durables.

AUSSI BOURRELETS EN CAOUTCHOUC POUR GARANTIR DU FROID PAR LES PORTES ET FENETRES

Chez **L. J. A. SURVEYER,**

1588, RUE NOTRE-DAME.

A. F. X. BEAUDRY

(ETABLI EN 1868)

MARCHAND DE CUIR.

Toujours en mains un assortiment complet de Cuirs, Four-
nitures et Outils de Cordonniers, Selliers, Tan-
neurs et Corroyeurs, Formes, Empeignes importées, etc.,
etc., qu'il offre à des Prix qui défont toute compétition.

Une attention toute particulière est apportée au service des
Communautés Religieuses.

271 et 273, RUE SAINT-PAUL, Montréal.





MEARS & STAINBANK

LONDRES-ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL

22 RUE ST-NICOLAS, Montreal

AGENTS AUSSI POUR

THE JONES BELL FOUNDRY CO.

TROY, NEW-YORK

WILLIAM BRITTON

PLOMBIER

Poseur d'Appareils à Gaz

A EAU CHAUDE ET A VAPEUR

PROPRIÉTAIRE DE LA FOURNAISE A EAU CHAUDE "MORNING-GLORY"

TOUTES ESPÈCES DE TRAVAUX EN METAL

COMMANDES EXÉCUTÉES PROMPTEMENT

15, RUE CLAUDE

En face du Marché Bonsecours

MONTREAL

JOS. CHS VAILLANCOURT
Menuisier & Charpentier

45 PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL.

Ouvrages de toutes sortes, en bois
et en peinture,

A BAS PRIX

ÉTABLI EN 1858

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint-Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparées avec
soin. Première qualité de drogues et matières
chimiques.

MAISON DE SANTE

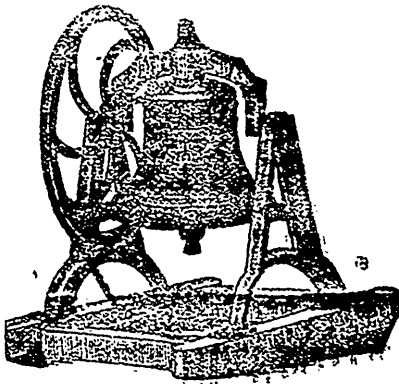
POUR LES

ALIENES ET LES EPILEPTIQUES, ETC., ETC.

SOUS LA DIRECTION

FRÈRES DE LA CHARITE.

Quelques pas plus loin que l'église de la Longue-Pointe, et du même côté de la dite église, près Montréal, P. Q.



FONDERIE CANADIENNE CLOCHES!

POUR

Eglises Collèges et Convents

SEULES OU EN CARILLONS

AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

A meilleur marché et de meilleure qualité que les cloches anglaises ou américaines.

Fournitures pour intérieur des églises.

Appareils de chauffage d'après les meilleurs systèmes

E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.



Les célèbres Vins du Canada, la Fièvre et le Porter Labatt de London, le Beurre de choix, sont les spécialités de la Maison

J.-B. RICHER

No 556; Rue LaGauchetière,
MONTREAL.



LOTÉRIE NATIONALE

CLASSE D.

Tirages, le Troisième Mercredi de chaque mois.

Le douzième tirage mensuel aura lieu le

MERCREDI, 16 MAI 1888, A 2 H P. M.

VALEUR DES LOTS :

\$ 60,000.00

PREMIÈRE SÉRIE

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....de	\$5,000	\$5,000
1 Immeuble.....de	2,000	2,000
10 Terrains à Montréal.....de	300	3,000
15 Ameublements.....de	200	3,000
20 do.....de	100	2,000
100 Montres d'or.....de	50	5,000
1,000 Montres d'argent.....de	20	20,000
1,000 do do.....de	10	10,000

2,147 Lots valant \$50,000.

\$1.00 LE BILLET

DEUXIÈME SÉRIE

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....de	\$1,000	\$1,000
106 Chaines d'or.....de	40	4,000
1000 Services de toilette.....de	5	5,000

1101 Lots valant \$10,000

25 cts LE BILLET

S. E. LEFEBVRE, secrétaire.

Bureau : No 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

ORGUES -- HARMONIUMS DOMINION

FABRIQUÉS SPÉCIALEMENT POUR L. E. N. PRATTE.

PAR LA

COMPAGNIE D'ORGUES ET DE PIANOS DOMINION

BOWMANVILLE, ONT.

A l'usage des églises et des chapelles de communautés, d'après les devis particuliers et autres que ceux du catalogue ; garantis pour 5 ans et surpassant en richesse, en puissance et en suavité de son les meilleurs instruments de fabrique étrangère. Les plus éminents organistes du pays recommandent les Orgues-Harmoniums Dominion.

SATISFACTION GARANTIE ET CONDITIONS FACILES

Toujours en magasin, l'ASSORTIMENT LE PLUS VARIÉ QU'IL Y AIT EN CANADA. Commandes par la Poste et autres remplies avec diligence. Grande réduction de Prix.

L. E. N. PRATTE,

Agent général pour la province de Québec,
1876, RUE NOTRE-DAME, Montréal